C'en était fait de l'autorité de Joseph II dans les provinces belges.

Elles allaient s'affranchir, et la révolution qu'elles accomplirent à cette époque est une des plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention. Engager l'action était téméraire ; la mener à bonne fin était inouï. Les Belges unis y parvinrent cependant ; plus tard, la désunion devait leur être funeste.

Le noyau de la résistance se forma à Bréda ; un comité de Belges émigrés s'y était réuni et put équiper deux ou trois mille volontaires. On mit à la tête de cette petite troupe un officier vieilli dans le service militaire et qui avait fait ses preuves, le colonel Van der Mersch.

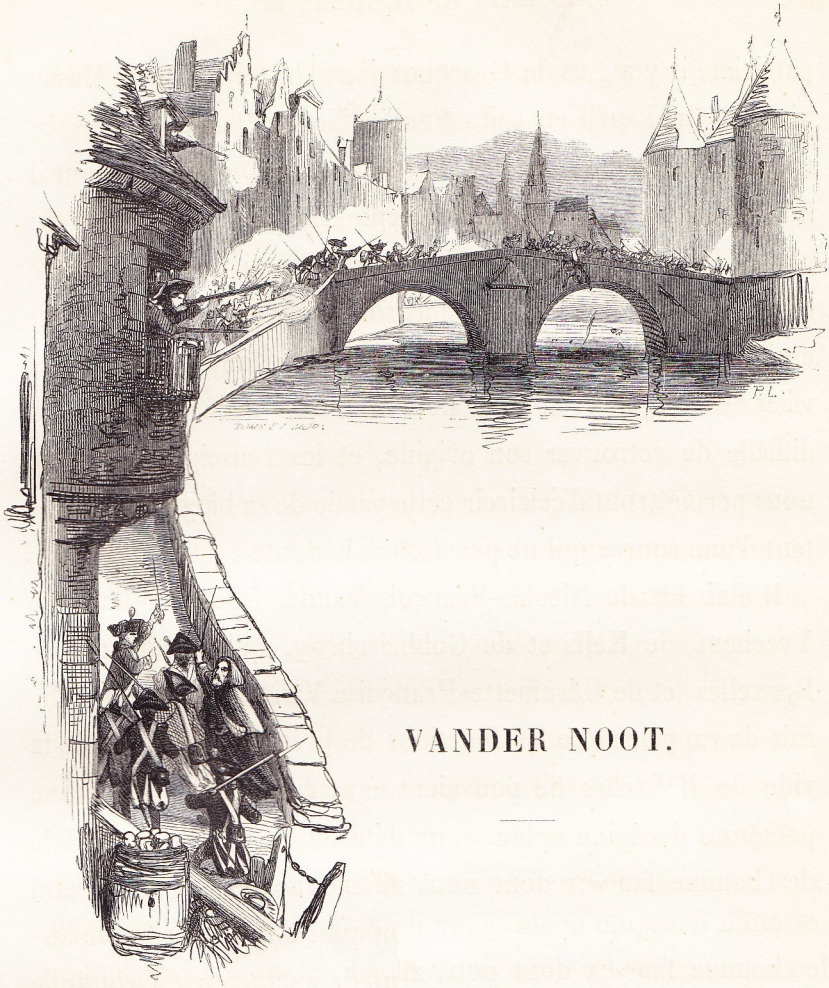
Par une adroite tactique, il attira les Autrichiens à Turnhout, où il était cantonné avec les patriotes ; dans la ville, les bourgeois faisaient cause commune avec les volontaires ; on tirait de partout sur les Autrichiens et, bien qu'ils répondissent vigoureusement au feu de leurs adversaires, la déroute se mit dans leurs rangs et ils furent obligés de battre en retraite.

Quelques jours plus tard, les patriotes se rendaient maîtres de Gand, et les bourgeois de Bruges, d'Ostende, de Nieuport, d'Ypres et de Courtrai se débarrassaient eux-mêmes de leurs garnisons autrichiennes. Namur, Mons et Bruxelles furent à leur tour délivrés.

En janvier 1790, l'indépendance des États-Belgique-Unis fut solennellement proclamée à Bruxelles. Un mois plus tard mourait à Vienne l'empereur Joseph II, à l'âge de quarante-huit ans. Il disait au prince de Ligne, peu de temps avant d'expirer : « C'est votre pays qui m'a tué ! » Et il aurait voulu que l'on mît sur sa tombe cette épitaphe : « Ci-gît un prince qui fut malheureux dans toutes ses entreprises. »

Son obstination à imposer des réformes pour une partie desquelles il fallait laisser le temps faire son œuvre, était seule cause de la rupture violente qui venait d'avoir lieu.

Deux hommes avaient conduit la révolution : l'un était Henri Van der Noot, avocat au Conseil souverain du Brabant, qui n'avait pas craint d'adresser des remontrances fermes au gouvernement ; l'autre, avocat également, était François Vonck, esprit distingué, ardent patriote. Mais ils avaient des vues opposées. Le premier tenait au maintien de ce qui existait avant les réformes de Joseph II ; il s'appuyait sur sa popularité,



VANDER NOOT.

Van der Noot.

Bataille de Turnhout.

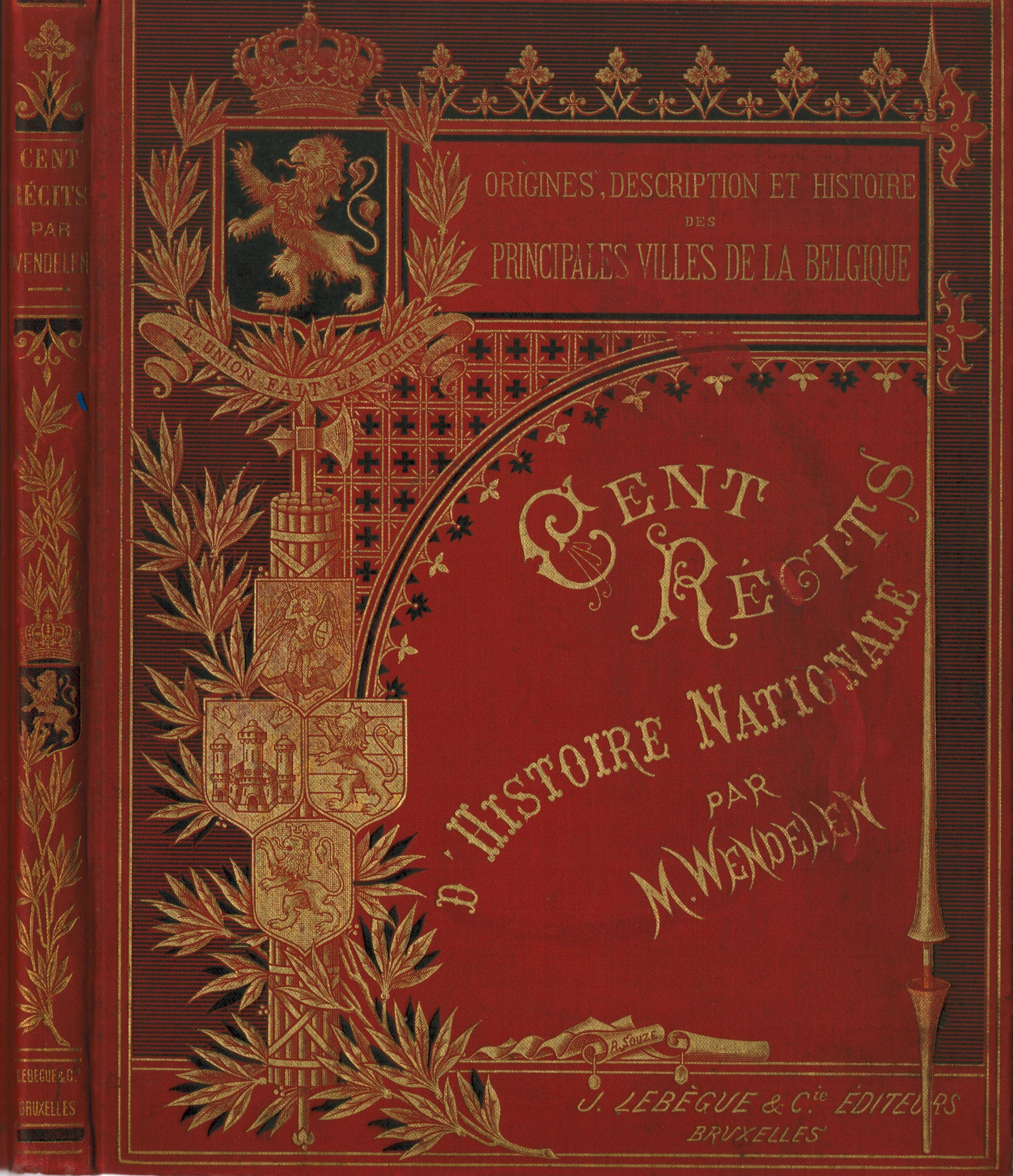
Vonck.

très grande jusqu'alors, et sur l'espoir qu'il nourrissait dans la protection des puissances étrangères pour la Confédération. L'autre, satisfait d'avoir chassé les oppresseurs du peuple, demandait que l'on procédât à la revision des anciennes lois.

De graves excès eurent lieu. On ne pouvait s'entendre ; de là, bien des fautes. L'une des principales fut de retirer le commandement de l'armée au colonel Van der Mersch, dont les opinions portaient ombrage aux Vandernootistes et de confier la haute direction militaire à un officier prussien du nom de Schoenfeld, incapable et sans attachement pour une cause qui n'était pas la sienne.

Pillages du 16 mars 1790.

Van der Mersch.


ORIGINES, DESCRIPTION ET HISTOIRE
DES
PRINCIPALES VILLES DE LA BELGIQUE
L'UNION FAIT LA FORCE
CENT RÉCITS
D'HISTOIRE NATIONALE
PAR
M. WENDELEN
A. SOUZE
J. LEBÈGUE & Cie ÉDITEURS
BRUXELLES
CENT RÉCITS PAR WENDELEN
LEBÈGUE & Cie
BRUXELLES

COLLECTION NATIONALE

CENT RÉCITS

D'HISTOIRE NATIONALE

PAR

M. WENDELEN

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES

BRUXELLES
J. LEBÈGUE ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
46, RUE DE LA MADELEINE, 46